

La pensée de Rousseau a longtemps connu le sort de la statue de Glaucus, que l'action du temps et des éléments avaient rendue si méconnaissable qu'elle ne possédait plus les traits d'un Dieu, mais ceux d'une bête sauvage¹. Les déformations que lui ont infligées des lectures partielles, hâtives et inattentives à ses nuances ont souvent entravé sa compréhension. Ainsi, comme tout esprit profond, il fut mal compris, et son œuvre fit l'objet de contresens tenaces : Rousseau condamnerait radicalement la vie en société, dénoncée comme la source de corruption des hommes, et prônerait le retour à un état de nature idyllique que symbolise la figure du « bon sauvage » ; il ferait l'apologie du sentiment contre la raison ; il refuserait les sciences et les arts. Surtout, sa philosophie ne serait que l'expression confuse d'un cœur exalté, elle se réduirait à un tissu incohérent de contradictions. Il paraît en effet difficile au même homme de fustiger la culture et de consacrer son existence à la littérature et à la musique, de composer un traité d'éducation après avoir abandonné ses enfants à l'Assistance publique, tout comme de soutenir que les hommes ne contractent de vices que dans la vie sociale tout en faisant par ailleurs l'éloge de l'existence conduite sous l'autorité de la loi. Or, même si elle ne se présente pas sous la forme d'un système, cette œuvre, rédigée dans une prose

1. *Le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* fait usage de cette image empruntée à Platon pour opposer la nature de l'homme et les changements que l'histoire lui a apportés. Cf. Préface, O.C., III, p. 122.

admirable, présente une cohérence et une unité sans lesquelles on s'expliquerait mal l'ampleur de sa postérité philosophique. On sait en effet que le portrait de Rousseau constituait le seul ornement du cabinet de travail de Kant, qui le considérait comme le « Newton du monde moral » et que le jeune Hegel, encore étudiant à Tübingen, s'enflammait à la lecture du *Contrat social*, dans lequel il voyait la restauration de la Cité antique, comme à celle de *l'Émile*, qui se proposait de décrire l'histoire de l'élévation de la conscience à la liberté. Toutes les contradictions se lèvent si, au lieu d'envisager isolément des éléments qui ne reçoivent leur signification que de la dynamique interrogative dans laquelle ils s'insèrent, on conçoit que cette pensée s'articule en réalité autour du principe selon lequel la liberté, la moralité et le bonheur des hommes dépendent de la forme donnée à l'*organisation* de la société. Suivant que les passions s'y laissent libre cours ou que la loi raisonnable voulue par tous y prévaut, les hommes se corrompent ou s'élèvent à la vertu et à la justice. Rousseau, comme tout philosophe authentique, s'efforce de poser des problèmes, de souligner les tensions inhérentes aux concepts et de se placer du point de vue des principes, pour qu'une réflexion sur l'homme et la société mesure tout l'écart qui sépare *essence* et *existence*. Aussi, en dépit de l'exceptionnelle richesse littéraire des écrits autobiographiques et même si la vie s'entremêle constamment à l'œuvre, ce petit ouvrage se veut strictement philosophique et ne considérera les livres de Rousseau que sous cet angle : à nos yeux, la raison, et non la psychologie, est ce qu'il y a de plus haut en l'homme.

Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève le 28 juin 1712 dans une famille d'origine protestante. Sa mère, Suzanne Bernard, fille d'un pasteur, mourut une semaine après l'accouchement. Son père, Isaac Rousseau, horloger, ne parvint jamais vraiment à se consoler de cette disparition. Le jugement que Rousseau porta rétrospectivement à son sujet traduit d'ailleurs une certaine ambivalence. Le jeune garçon fut certes l'objet d'une vive affection, on lui dispensa des soins avec zèle ; toutefois, la tendresse paternelle demeura teintée d'amertume et échoua à lui donner une éducation. Dès l'âge de cinq ans, l'enfant développa un goût prononcé pour la lecture. Il épuisa d'abord les romans qui composaient la bibliothèque léguée par sa mère. Ensuite, à partir de 1719, il s'enthousiasma pour les *Vies des hommes illustres* de Plutarque. Ces univers littéraires fort contrastés concourront sans doute à nourrir deux éléments cardinaux de la pensée de Rousseau : d'un côté, une imagination prompte à animer en lui d'impétueuses passions ; de l'autre, un amour ardent pour la liberté sous la forme de la vertu républicaine.

En 1722, à la suite d'une querelle avec un personnage important, le capitaine Gautier, Isaac Rousseau se vit contraint à l'exil. Jean-Jacques fut alors confié à son oncle Gabriel Bernard qui le plaça en pension chez le pasteur Lambercier à Bossey. Rousseau y vécut deux années de bonheur intense en compagnie de son cousin auquel il se lia d'une amitié profonde. Après des études avortées conduites auprès d'un

greffier, il fut mis en apprentissage chez un graveur, M. Ducommun. Exposé à la tyrannie d'un maître violent et grossier qui le maintenait dans les privations et l'humiliation, il prit en haine le métier auquel on le destinait, son naturel se corrompit : le voici enclin au mensonge, à la dissimulation, au vol. Au printemps de 1728, âgé de seize ans, alors qu'il revenait d'une promenade, Rousseau trouva les portes de la ville fermées. Redoutant les coups de son maître, il préféra ne pas retourner à Genève.

Commença alors une vie d'aventures et d'errance au cours de laquelle Rousseau multiplia les métiers et les échecs. Alors que sa fraîche indépendance exaltait son cœur empli de rêves, il fut recueilli dans un village de Savoie par un curé, M. de Pontverre, qui, dans l'espoir de voir le jeune homme embrasser la foi catholique, l'envoya à Annecy chez Mme de Warens en mars 1728. La rencontre avec cette femme d'une exceptionnelle beauté et d'une grande piété marqua à jamais le cœur de Jean-Jacques, qui trouva auprès d'elle aussi bien l'affection dont l'absence de mère l'avait privé (d'où le surnom de Maman qu'il lui donne dans le récit des *Confessions*) que les transports sensuels d'une maîtresse.

Louise-Éléonore de Warens était née en 1699 à Vevey, une petite ville située sur les bords du lac Léman, dans le canton de Vaud en Suisse. Elle avait épousé M. de Loys, sieur de Warens, mais l'échec de ce mariage, associé à la faillite de la manufacture de soie et de laine qu'elle avait fondée, la contraignirent en 1726 à prendre la fuite vers Évian. Là, elle implora le secours du prince Victor-Amédée de Savoie, roi de Sardaigne et du Piémont, qui lui

accorda sa protection pour prix d'un renoncement au protestantisme. Elle abjura sa religion d'origine et disposa d'une pension conséquente pour seconder le clergé d'Annecy dans ses efforts de conversion des protestants. Ainsi, elle prit Rousseau sous son aile et, sur ses recommandations, il prit la route pour l'hospice des catéchumènes de Turin où un mois plus tard, il abandonna la confession calviniste et reçut le baptême catholique.

Nanti d'un modique pécule, Rousseau commença à mener une existence vagabonde, marquée par la pauvreté et l'instabilité. Sans réelle formation ni expérience suivie du moindre métier, il accumula les revers. Après avoir occupé divers emplois de laquais et fait une tentative avortée de carrière diplomatique, Rousseau s'établit de nouveau chez Mme de Warens. Celle-ci, désireuse de lui offrir un destin à la hauteur de ses talents, le fit entrer au séminaire en août 1729. Toutefois, en dépit de la bonne volonté de Rousseau et de sa vive intelligence, ses résultats demeurèrent bien inférieurs à ce que son travail assidu permettait d'espérer et l'institution ecclésiastique l'encouragea après quelques mois à ne pas s'entêter dans ces études.

Chez Mme de Warens, Rousseau s'était pris d'engouement pour la musique, au point de n'emporter pour seul livre au séminaire que les *Cantates* de Clérambault. Aussi fut-il décidé de le confier au maître de musique de la cathédrale d'Annecy, M. Le Maître chez qui il apprit pendant six mois les principes de cet art. Offensé par l'attitude d'un chantre¹ à son égard,

1. Un chantre est un dignitaire religieux qui préside au chant et remplit la fonction de maître de chœur.

Le Maître partit pour Lyon, escorté par Rousseau. Mais alors que le maître de musique fut frappé de malaise, Rousseau l'abandonna après avoir appelé des secours et retourna à Annecy. Ne trouvant pas Mme de Warens, partie en voyage à Paris, Rousseau vagabonda vers Lyon, Fribourg puis Lausanne. Là, il se mit en tête d'enseigner la musique, alors qu'il n'en connaissait que les rudiments et ne pouvait encore déchiffrer convenablement une partition, faute d'avoir achevé son apprentissage. Se targuant de composition, il se discrédita en donnant à jouer lors d'un concert organisé par un juriste mélomane une pièce exécrable. Cela ne l'empêcha pas de dispenser quelques leçons à Neuchâtel durant l'hiver 1730-1731. Apprenant que Mme de Warens avait quitté Paris, Rousseau résolut de retourner auprès d'elle. Au terme de son ultime grand voyage pédestre, il la retrouva à Chambéry à la fin du mois de septembre 1731. Elle lui permit d'obtenir la protection de l'intendant général, qui lui fit prendre part au travail de cadastre des terres du roi Victor-Amédée. Mais sa passion pour la musique, nourrie par la méditation assidue du *Traité de l'harmonie* de Rameau, l'emporta : au bout de huit mois, Rousseau démissionna pour vivre de leçons.

Ses relations avec Mme de Warens avaient pris une tournure plus intime : de protectrice, elle était devenue celle qui initiait le jeune homme aux plaisirs de l'amour. Elle partagea d'ailleurs quelque temps son cœur et son lit entre Rousseau et Claude Anet, son jardinier, qui s'occupait également de l'intendance de la maison. Non qu'elle fût une femme de mœurs légères ; simplement, son premier amour, Monsieur

de Tavel, qui présidait à son instruction morale, lui avait appris, pour mieux la séduire, que la sexualité était moralement indifférente. Aussi accordait-elle ses faveurs aux hommes dont elle espérait les services afin de renforcer l'attachement qu'ils avaient pour elle. À la mort d'Anet, Rousseau partagea son activité entre la musique et la gestion des finances de Mme de Warens. La santé de Jean-Jacques s'altérant, ils s'installèrent à l'été 1736 dans une petite propriété campagnarde aux abords de Chambéry : les Charmettes. Ce séjour de quelques années demeurera à jamais gravé dans la mémoire de Rousseau comme le souvenir le plus enchanté de son existence, comme l'image d'un bonheur aussi entier que constant. Il mit à profit cette retraite pour parfaire sa culture par un plan d'études aussi méthodique qu'encyclopédique, conduit en autodidacte : philosophie, mathématiques, latin, histoire, géographie, astronomie, physiologie. Mais cette vie idyllique ne dura pas : en proie à des vertiges et des souffrances persistantes, Rousseau entreprit en septembre 1737 un voyage à Montpellier pour recevoir les soins du docteur Fizes. À son retour, il trouva sa place auprès de Mme de Warens occupée par Witzgenried, un jeune garçon fat et arrogant. Refusant de partager avec lui le commerce amoureux de Mme de Warens, il la sentit s'éloigner de lui. Après deux années où son cœur éprouva mille tourments à ce refroidissement, il se résolut en 1740 à quitter les Charmettes pour un poste de précepteur auprès des enfants de M. de Mably à Lyon. Ce fut un échec cuisant : en dépit des réflexions sur la pédagogie dont le *Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie* porte la trace, Rousseau renonça à sa fonction en 1741.

Après un bref et décevant retour aux Charmettes, Rousseau partit pour Paris en septembre 1741, dans l'espoir de faire fortune grâce à un système de notation musicale de son invention, appuyé sur des chiffres. Mais lorsqu'il le présenta devant l'Académie des sciences en août 1742, son système fut rejeté, malgré les compliments adressés à son ingéniosité. Il se mit alors à composer un opéra, *Les Muses galantes*, dont l'écriture fut interrompue à l'été 1743, lorsqu'il accepta le poste de secrétaire auprès de l'ambassadeur de France à Venise, le comte de Montaigu auquel il avait été recommandé par Mme Dupin. Il déploya du zèle à cette tâche, ce qui ne l'empêcha pas de subir les humiliations du comte et des gentilshommes qui l'entouraient, toujours prompts à lui faire sentir l'infériorité de sa condition sociale sans regarder à ses mérites. Montaigu avait pris Rousseau en haine, dans la mesure où ce dernier n'avait pas consenti à ce que l'orgueilleux ambassadeur récolte les honneurs attachés aux services que sa négligence et son incompétence forçaient son secrétaire à accomplir à sa place.

Il retourna à Paris en octobre 1744 et acheva l'écriture des *Muses galantes*. S'il agaça Rameau, l'opéra enthousiasma le duc de Richelieu qui assura vouloir le faire représenter à la Cour. Mais ce dernier lui confia une autre tâche : raccourcir et modifier une œuvre appelée *La Princesse de Navarre*, fruit de la collaboration entre Voltaire pour le livret et Rameau pour la musique. Le résultat, rebaptisé *Les Fêtes de Ramire*, fut retouché par Rameau, et